

Le parrain

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 128

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257657>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

et sincère d'être utile à autrui, le don de soi désintéressé, sans arrière pensée de retour, sans faiblesse devant les ingratitude et les méconnaissances ; voilà ce que je dois acquérir et voilà ce qui, joint au reste, pourra nous sauver.

Le temps des miracles est passé, le temps des rêveries douces et des rêveries berceuses est à jamais défunt ; l'heure est au recueillement où se fait la victoire future, à la solitude où se fait la lumière ; l'heure est à l'amitié féconde, née dans le Christ et venue de lui ; il faut se donner sans songer à recevoir ; il faut semer à pleines mains, sans s'inquiéter de savoir si ceux qui se nourrissent de la graine que nous lançons à la volée nous savent gré de notre générosité ; il faut ouvrir toutes larges ses mains, tout débordant, son cœur...

J'écris ces choses en face de ma conscience et en face de Dieu, parce que je sens que si, jusqu'ici, j'ai manqué mon but, si mes efforts n'ont pas créé le mouvement que j'attendais, je ne dois pas accuser avant tout l'indifférence d'autrui, j'ai dû me souvenir que je ne suis pas encore, au point de vue moral, tout ce que je devrais être. Je n'ai pas fini mon apprentissage de militant, c'est seulement dans la prière silencieuse, dans la lutte secrète contre ma nature et mes instincts que je trouverai le chemin des définitifs et durables triomphes...

Edouard LEBRUN.

Le parrain

Un homme ennuyé — j'adoucis l'expression, — ce fut l'ancien quincaillier M. Matoussaint le soir où, après lui avoir servi le dessert, sa servante Caroline, les yeux pudiquement baissés et pliant le bas de son tablier comme pour y faire un ourlet, annonça au célibataire qu'elle allait se marier avec le petit serrurier en boutique, de la rue du Pas-de-la-Mule.

Rien n'est désagréable comme un changement de domestique, surtout pour un vieux garçon de cinquante-cinq ans. Retiré de la quincaillerie avec quinze mille livres de rentes, M. Matoussaint était satisfait de la

au niveau des vagues, une maçonnerie massive, avec tourelles et canons.

De toute cette vie, le jeune matelot ne voyait rien que la mer, libre, immobile comme un lac d'huile, au repos, en recueillement. Comme il devait l'aimer !

La nuit venait. Il enjamba le parapet et s'assit, regardant toujours dans le vide...

À la même heure, sur l'un des quais, deux femmes, accompagnées d'un homme jeune, avaient l'air de chercher quelqu'un sur le bord peuplé de barques.

— Le père nous avait bien dit qu'il serait là auprès du barreau de douane, au premier escalier de pierre ? dit la plus jeune des deux femmes en s'adressant à l'autre, qui était sa mère.

— Mais oui, Julia, répondit cette dernière.

— Madame Bourlon, fit le jeune homme, si vous voulez vous asseoir devant la porte de ce café, j'irai à sa recherche.

— Je ne dis pas non, Monsieur Lamoureux. Mes jambes sont un peu lasses, et je ne serais pas fâchée de prendre, avec Julia, quelque chose de frais en vous attendant.

(A suivre.)

façon dont il avait arrangé sa vie — depuis dix-huit ans déjà, — dans son petit logement si gai et si clair du boulevard Beaumarchais. Caroline était entrée chez lui le jour même de son installation et l'avait toujours servi avec zèle et fidélité. De plus, fine cuisinière, — M. Matoussaint était un peu sur sa bouche, — et ne craignant personne dans l'art de confectionner le soufflé au fromage. Enfin, une « perle » !

— Eh bien, ma fille, vous faites une bêtise ! s'écria brutalement M. Matoussaint en j'eant sa serviette Je le connais de vue votre serrurier... Un homme plus jeune que vous... Un ivrogne peut-être qui vous battra. Les femmes sont toutes folles... Et puis, qu'est-ce qu'il peut faire dans ce quartier-ci ? Des poses de sonnettes, des ouvertures de portes pour des gens qui ont oublié leur clef... ? La mière quoi ! Mais mademoiselle veut devenir bourgeoise, faire la femme établie... Si vous étiez restée ici, Caroline, je vous aurais couchée sur mon testament. Enfin, ça vous regarde, ma pauvre enfant... Mais je vous le répète, vous faites une bêtise.

Et ce soir-là au petit café d'habités, où il avait sa pipe au râtelier, M. Matoussaint fut d'une humeur massacrante et à propos d'un coup douteux au billard, M. Revillod, l'amballeur de la rue Amelot, avait « queuté », il faut être juste, — l'ancien quincaillier entra en fureur et déclara à son adversaire, — un homme marié et père de famille, doux comme un agneau, — que dans sa jeunesse, oui lui, Matoussaint, quand il voyageait pour son article, il avait eu une querelle, à Sens, avec un sous-officier de dragons, et qu'on s'était rafraîchi d'un coup de sabre, et qu'il ne fallait pas lui échauffer les oreilles, ah ! mais... !

Pourtant M. Matoussaint ne pouvait pas empêcher sa bonne de se marier, et, comme il était bonhomme au fond, bien qu'un peu égoïste, le vieux garçon ! il paya la robe de noce et se fendit même de trois courverts d'argent.

* * *

Dix mois après, un matin que M. Matoussaint, en robe de chambre, était en train de tapoter son baromètre, pour savoir s'il pleuvait. Euphrasie, sa nouvelle bonne dont il était enchanté, entre parenthèses (ma foi s'il avait su qu'il pourrait si facilement remplacer Caroline, il ne se serait pas fait tant de mauvais sang), Euphrasie donc entra et lui dit que son ancienne cuisinière était là avec son nouveau-né sur les bras, et demandait à lui parler.

M. Matoussaint était de bonne humeur, — le baromètre avait monté, — et il accueillit gaiement Caroline.

— Le voilà donc, ce bébé !... j'espère que vous n'avez pas perdu de temps !

Caroline a mis sa robe des dimanches, sa belle robe bleue. Il y a de quoi gagner une ophtalmie à regarder ce bleu-là. Avec le geste prudent des mères et des nourrices, elle écarte le voile et la capeline qui cachent son enfant, et toute fière, le montre à M. Matoussaint.

— Il s'appelle Vincent, dit-elle. N'est-ce pas qu'il est beau ?

Vincent est affreux, rouge comme cuivre ; sa bouche édentée se ferme dans une moue de vieillard et son bonnet lui descend jusque sur les yeux. À peine sa mère a-t-elle exposé son visage à la lumière que ses paupières dépourvues de cils s'entrouvrent ; et le nouveau-né fixe sur le vieux garçon le regard vaguement sévère de ses yeux faïencés.

— Monsieur reprend Caroline... si vous vouliez bien nous faire un grand honneur à Constant et à moi... Constant, c'est mon mari... eh bien, ce serait d'être parrain de notre petit garçon.

Franchement M. Matoussaint s'attendait un peu à cette requête ; il s'était même dit d'avance : « Je ne peux pas refuser cela... Ce sera l'affaire d'une centaine de francs. Mais, pour le moment, il ne pense pas au baptême ; il considère avec un étonnement mêlé d'épouvante le nouveau-né qui vient de faire une grimace horrible et de baver sur sa collerette et se demande comment on peut aimer un monstre pareil.

Très volontiers, Caroline. Et quel jour la cérémonie ?

Dimanche prochain, monsieur, à une heure entre messe et vêpres à Saint-Paul.

— Et ma commère ?

— C'est la mère de mon mari... Dame, faudra l'excuser, monsieur... Vous savez une femme de la campagne.

(A suivre.)

Fleurs des Alpes

Au loin, les cimes happent l'azur du ciel de leurs dents aiguës de pierres ; c'est un effort, une montée du roc contre l'éther infini ; les collines se dressent dans les vallons, les pics se haussent sur les collines, c'est un amoncellement fou, une lutte géante, une ascension continue vers l'excelsior éblouissant des nues. Fières, les sommités royales ont des orgueils vertigineux de pointes démesurément dressées, que lèchent de doux passages de nuages de soie ; plus bas, les rochers effrités paraissent avoir des découragements de but encore si lointain ; il y a, dans les couloirs, comme des débandades de multitudes confuses et repoussées, des éboulements titanesques de choses inertes, qui semblent désespérées. Partout, entre les bataillons noirs des pierres monstrueuses, superbes dans les collerettes mates des moraines crayeuses, les glaciers mettent la grande solennité calme de leur fraîcheur éternelle. Sous la surface candide, par la veine bleue de la crevasse, aux reflets de gouffre, monte comme une palpitation de froid, l'haleine frigde de la profondeur mystérieuse, inexplorée, dans l'innocence expiatoire de laquelle les légendes sombres placent les âmes des damnés, condamnées à errer toujours, sans rémission, sous la fatale ossature de glace.

Dans la plaine, à l'assaut des collines doucement arrondies, l'armée innombrable des mélèzes, éparpillée, brojette sur les clairs pâturages sa tendre obscurité d'invasion. Partout, sur le sein du roc, au flanc des précipices et dans l'ombre des gorges, des cascades tordent leur chevelure d'argent et exhalent leur souffle de lumière. Partout, tapies dans une mousse d'émeraude, aux reflets de velours, blotties, apeurées, contre les rochers, ou éparpillées dans une folle farandole, s'égayant dans les buissons, ou encore pensives dans la mélancolie de la solitude, ou coquettes, près du murmure galant des ruisselets, ou superbes, dans l'air frais des hauteurs, des fleurs, des fleurs étranges, au parfum subtil, aux corolles bizarres, mettent en la splendeur ou l'effroi d'une nature grandiose le contraste de leur sourire de jeunesse et de leur grâce exquise enfantine. Elles sont une multitude charmante.

Frivoles, les acines au cœur d'argent